

Jean-Loup Dariel

Célestin de l'Etang

En ce dimanche d'automne, le beau temps revenu, les fiancés allèrent aux champignons. Ils connaissaient les bons endroits de la forêt, proches des grands étangs. Leurs paniers furent vite emplis de cèpes et de girolles. Le reste de l'après-midi leur appartenait, loin du bourg et de la famille. Ils eurent envie d'en profiter. Le sol moelleux, tiède, odorant les invita à s'y étendre. À l'abri des fougères, Blandine succomba aux assauts de Ludovic.

Souriant aux anges, reprenant leur souffle, ils étaient étendus côte à côte sous les frondes complices et les vertigineuses trouées de ciel bleu lorsqu'un bruit suspect les fit tressaillir. Ils se rajustèrent précipitamment... Les avait-on vus?... Ils auraient détalé si, prêtant l'oreille, ils n'avaient perçu un indéfinissable gargouillis, puis, plus distinctement, un souffle haletant.

– Une biche blessée, supposa Blandine.

– Allons voir, décida Ludovic.

Bondissant dans les feuillages roux, ils se rapprochèrent de ce qui, maintenant, ne ressemblait que trop à un râle.

– Là ! Là !

Saisissant le bras de Blandine, Ludovic retint son élan.

Devant eux, en bordure d'une ravine, sur un lit de mousse, gisait un vieillard décharné et nu, recroquevillé en une posture foetale. Ses os saillaient sous sa peau blême, cloquée, partiellement couverte de terre humide. Au creux des orbites, les yeux ouverts étaient vitreux et fixes. Du crâne pustuleux pendaient deux ou trois longs poils blancs.

Ludovic réussit à dominer son épouvante, puis à se prouver qu'il avait aussi du sang-froid. Il jugea décent de se défaire de sa veste de toile et d'en couvrir le corps squelettique. Du bout d'une brindille, il dégageda le limon qui obstruait l'oreille par laquelle, en s'en approchant, il espéra se faire entendre.

– Oh, monsieur ! cria-t-il. Qui êtes vous ? Que vous est-il arrivé ? »
Pas de réponse.

– Il est plus mort que vif, estima Ludovic... Toi, tu restes, tu le veilles. Chasse les mouches... Moi je vais chercher du secours.

– Oh non, Ludo ! Toute seule, j'ai trop peur.

– Peur de qui ? De quoi ? Attends-moi. Je reviens.

Au pas de course, le jeune homme coupa à travers bois.

Blandine s'assit sur un arbre déraciné et, tremblante, fondit en larmes. Rôdaient, pas loin, les ogres et sorcières de ses cauchemars d'enfant. Elle crut voir s'approcher la sinistre Mort, armée de sa faux... Mais non ! Ce que voyaient ses grands yeux fendus, comme ceux de la Judith d'Albi, était différent... Le cou de l'agonisant s'étirait lentement et des réflexes de succion animaient sa bouche tendue vers un brin de mousse spongieuse.

Alerté en même temps que les pompiers, le brigadier de gendarmerie, Blanpain, le bicorne enfoncé jusqu'aux sourcils, sauta sur son cheval, et, Ludovic en croupe, partit au galop en direction de la forêt.

Dès que Blandine vit slalomer entre les arbres l'uniforme à boutons dorés et flotter au vent les boucles blondes de Ludo, elle cria, les mains en porte-voix :

– Dépêchez-vous, il meurt de soif.

Ayant mis pied à terre, le brigadier déplora de n'avoir en bandoulière qu'une gourde emplie de gnôle.

– Pas ce qu'il lui faut, dut-il admettre en soulevant la veste étendue sur la misérable nudité. Un long sifflement traduisit sa stupeur.

– Ma parole ! Jamais vu ça ! Bon sang ! Plus de cent ans qu'il a ce malheureux !... Aura de la chance d'arriver vivant à l'hospice.

Trêve de considérations, métier oblige. Le gendarme procéda aux premières constatations.

– Blessures ? Apparemment aucune. Et ses vêtements ! Où qu'ils sont, ses vêtements ?

– Pas vus, pas eu le temps de les chercher, répondit Ludovic.

– Sont pourtant bien quelque part !

Se voulant pondéré, rationnel, le brigadier Blanpain se dit : « Procédons par ordre : primo, identifier la victime ; secundo, établir les responsabilités ».

Les pompiers arrivèrent. Enveloppé dans une couverture, brancardé jusqu'au chemin où attendait l'ambulance hippomobile, l'inconnu fut conduit à l'hospice Notre-Dame du Bon Secours.

Resté seul sur les lieux, Blancpain poursuivit ses investigations. Il explora les fourrés alentour, mètre par mètre, sans rien trouver qui pût l'éclairer.

– Il y a anguille sous roche, flaira-t-il.

Ses supérieurs et l'autorité civile devaient être alertés sur-le-champ. Il enfourcha sa monture et piqua des éperons.

Sachant son commandant à la pêche, il entra précipitamment chez l'apothicaire, certain de le trouver, ce dimanche, à son domicile. Effectivement, Eugène Verdouillet, maire de Magaville, somnolait dans un fauteuil, le dernier livre de Dumas, *Les Trois Mousquetaires*, sur la bedaine.

– Eh bien, l'ami Blancpain, que me vaut... Mais remettez-vous. Calmez-vous ! Qu'est-il arrivé ?

– Affaire grave, Monsieur le Maire, trop grave pour attendre à demain. Verdouillet écouta attentivement le rapport du gendarme. Les difficultés administratives qu'il vit se profiler à l'horizon, rougirent et plissèrent son front. Il se leva, se dirigea vers son bureau et résuma la situation :

– Hypothèse de suicide : absurde. Votre bonhomme n'est pas arrivé tout seul dans les bois. Il y a été transporté, déshabillé, abandonné ; un crime donc et des criminels à démasquer. Vous avez raison, Blancpain, l'affaire est gravissime.

– Ah, si seulement le pauvre bougre pouvait parler ! Mais à l'heure qu'il est, on peut parier qu'il est mort.

– Raison de plus pour prendre le taureau par les cornes, dit Eugène Verdouillet qui s'en serait voulu de faire mentir sa réputation d'homme de décision. Il rédigea l'avis à placarder dans l'heure au Café du Centre et à communiquer à *L'Éclairneur*, dont il était, fine plume, le correspondant local.

Il écrivit :

« Toute personne ayant à signaler la disparition d'un nonagénaire, est priée d'en faire immédiatement la déclaration à la Gendarmerie Nationale. »

– Restez encore un instant, Blancpain ; je rédige l'article que je vous demanderai de porter au triple galop à *L'Éclairneur* pour qu'il soit imprimé ce soir et lu dès demain matin.

Deux heures plus tôt, il y avait eu à l'hospice, bâtiment Hommes, un grand frémissement de cornettes blanches. Dans les couloirs, les salles et l'escalier, des chuchotements avaient transmis de bouche à oreille ce qu'il fallait savoir des conditions effarantes dans lesquelles avait été découvert le nouvel entrant.

Les sœurs infirmières s'en étaient emparées, l'avaient lavé, vêtu d'une longue chemise de coutil et étendu sur l'un des lits du dortoir F situé en rez-de-chaussée et réservé aux pensionnaires parvenus au terme de leur vie. Ce lit, le n° 12, le plus proche de la porte, était équipé d'un isoloir.

Des rideaux le garnissaient, épargnant le pénible spectacle des agones à ceux qui pouvaient encore percevoir les lugubres gargouillis et halètements.

L'arrivée du docteur Billoteau fut annoncée. C'était l'heure de sa visite du soir aux grabataires de rétablissement. Sœur du Rosaire, l'infirmière-major, grise créature, longue et sèche, l'escortait, attentive à ne rien perdre de ses précieuses directives.

Praticien ventru et péremptoire, Billoteau ajusta son pince-nez et, face au 12, fit tomber son diagnostic tranchant comme un couperet de guillotine :

– Phase finale... Issue dans les prochaines heures.

Les dés du destin étant jetés, il était inutile d'épiloguer. Le médecin poursuivit sa visite, ordonnant ici une purge, là un analgésique, et, pour les plus agités, une double dose de valériane. Chemin faisant, l'image du 12 lui revint à l'esprit. Il interrogea sœur du Rosaire :

– D'où vient celui qui se meurt, celui que nous avons vu en entrant ?

La religieuse rapporta fidèlement ce que les pompiers lui avaient appris. Elle se permit d'ajouter :

– La gendarmerie, m'a-t-on dit, voudrait savoir si le malheureux a subi des violences.

– L'autopsie rétablira, répondit le docteur Billoteau.

Des cierges furent allumés au chevet du 12. La mère supérieure envoya une novice quérir d'urgence le curé :

– En passant, ordonna-t-elle, prévenez Dumouchel que nous avons besoin d'un cercueil.

L'atelier du menuisier se trouvait sur le chemin du presbytère.

Une heure plus tard, derrière les rideaux de pudeur, l'abbé Bournérias administrait l'extrême-onction et exhortait les sœurs à prier pour cette âme sur le point de comparaître.

La nuit tomba... Des chapelets furent égrenés. Entre l'aube et le soir d'une nouvelle journée, le 12 parut, à plusieurs reprises, avoir quitté la vie, mais à peine ses paupières avaient-elles été abaissées qu'elles se relevaient sur des yeux sans regard, et le souffle recommençait à ahâner.